

main-d'œuvre est en constante diminution « parce que, relativement parlant, les êtres humains ne produisent pas autant qu'ils ne coûtent ». De quoi déstabiliser encore plus la quête du... désir d'éternité.

Entre le « village planétaire », l'*Homo mundialis*, la guerre et la paix, et la problématique du déclin occidental, les questions de l'environnement et de survie de la planète, Hobsbawm consacre un chapitre de l'ouvrage à la... France. Est-ce fortuit ? Sans doute pas puisque cette partie de l'entretien lui permet à la fois d'analyser le rôle de la France dans le monde et sa spécificité. La France, dit-il, connaît une situation qui « a débouché sur au moins un résultat positif : [Elle] demeure la principale puissance occidentale fidèle au principe de l'intervention de l'Etat dans l'économie et la société, et le partisan le plus cohérent des traditions et cultures nationales contre l'uniformisation mondiale, autrement dit l'américanisation ». Il ne désigne pas moins les errements français, notamment ceux des intellectuels médiatiques ou encore des déficits de la recherche scientifique – qui sont pour lui autant de déceptions –, l'importance de l'axe franco-allemand dans la construction de l'Union européenne, les dangers d'une Europe qui s'élargit, favorisant des « votes irresponsables » qui risquent de la paralyser en renforçant ses aspects techniques alors que beaucoup d'Européens ne s'y sentent pas attachés par des liens de loyauté.

La question des inégalités mondiales occupe également un aspect important de la réflexion de l'historien. Ce sont ces inégalités qui marquent, en définitive, l'orée du XXI^e siècle.

Les mises en perspective historiques sont essentielles non seulement pour comprendre le mouvement de l'Histoire mais pour identifier les soubassements et les fondements à partir desquels s'orientent les dynamiques d'avenir des sociétés et des peuples. La colonisation est souvent invoquée comme un leitmotiv par certaines « élites » du tiers monde pour justifier leur propre carence, leurs complicités et l'étendue de leur corruption. Il n'en demeure pas moins que le poids de longs siècles de colonisation ou de domination continue de peser sur les destinées d'une partie importante de la planète. Les poids

et mesures de la colonisation sont à cet égard un outil essentiel d'évaluation. Non comme refuge imbécile de l'immobilisme ou de l'incantation, mais pour une meilleure répartition des responsabilités, historiques et contemporaines, et comme fondement historique de véritables politiques de développement. C'est à cette ouvrage, de la belle ouvrage, que s'est attelé Bouda Etemad, co-fondateur du Centre d'histoire économique internationale avec Paul Bairoch. Le questionnement des moyens et des techniques de domination peut apporter des réponses essentielles aux problèmes actuels des écarts de développement qu'aucune incantation néolibérale et encore moins la globalisation américaine ne pourra combler par magie. La connaissance précise de cette « possession du monde » n'est-elle pas le premier pas vers une « repossesion », d'une réappropriation de soi ? Ne s'agit-il pas là d'une question fondamentale à l'heure du nivellement factice du monde par les outils de contrôle communicationnels ?

Et ne l'est-elle pas, désormais, à l'heure de vérité de la très partielle repossesion palestinienne ? N'est-il pas temps de réclamer les comptes de la colonisation des « territoires » de Cisjordanie et de Gaza dont les transferts au profit de l'économie israélienne sont estimés à près de huit cent millions de dollars annuels depuis leur occupation en 1967 ? Pour reprendre l'expression d'Eric Hobsbawm, n'est-ce donc pas bien peu cher payé pour assouvir un... désir d'éternité ?

—RUDOLF EL-KAREH
août 2000

MOHAMMAD KHODAYYIR. *LE ROYAUME NOIR ET AUTRES NOUVELLES*. TRADUIT DE L'ARABE (IRAK) PAR GUY ROCHEBLAVE EN COLLABORATION AVEC KADHIM JIHAD. PARIS, ÉD. ACTES SUD, 2000, 139 p.

Lire ces nouvelles de Mohammad Khodayyir, non seulement dépayse le lecteur en le transportant sur des terres inconnues, mais aussi le dé-

centre en orientant son regard vers des contrées de l'imaginaire radicalement différentes. En effet, ce sont d'autres catégories de pensée que cet auteur irakien, qui n'a jamais quitté Bassora, sollicite en évoquant les images insolites qui peuplent ses récits. Le lecteur est tenu donc de négocier l'approche de réalités inédites ainsi que de se prêter au jeu de la découverte des chemins enchevêtrés de la rêverie des personnages. Ces derniers sont très divers, de l'enfant au vieillard, en passant par les jeunes gens et jeunes filles à l'aube de leur vie d'adulte. L'auteur réussit la prouesse de dépeindre leurs états d'âme particuliers, entre réel et imaginaire, quand les perceptions se brouillent légèrement pour introduire dans la zone indécise du rêve, qui révèle leurs douleurs et leur tragédie principale.

Car les protagonistes sont en général profondément impliqués, voire englués dans une réalité irakienne lourde du poids des deuils. La guerre est là, jamais nommée ni décrite, mais comme une ombre omniprésente qui teinte le monde de gris. Vue du côté des survivants ou de ceux qui attendent interminablement un soldat parent, elle semble mettre toute vie entre parenthèses et lui conférer une irréalité obsédante. D'où des personnages qui se présentent comme des voyageurs provisoires cernés par les ruines de toutes sortes. D'où également l'importance des trains et des gares. Le train est en fait le personnage principal d'une des nouvelles les plus fascinantes intitulée « Les trains de nuit » : train réel ou sur écran de cinéma, au trajet implacable et qui emporte, anonymes, tant de soldats qui ne reviendront peut-être jamais.

Trains mais aussi bateaux, camions, radeaux et cortèges multiples, les hommes, les femmes et les enfants sont emportés dans une dynamique plus ou moins accélérée vers on ne sait quelle destination obscure qui maintient le lecteur en haleine. Passagers anonymes d'une traversée organisée par une instance supérieure occulte, l'Etat, l'Armée ou une simple entreprise, les protagonistes avancent inexorablement, finissant par découvrir une vérité, leur vérité révélée au bout du voyage. On comprend que ces nouvelles proposent une lecture symbolique, derrière les détails réalistes des gestes et com-

portements quotidiens. Plusieurs de ces récits ont, en effet, pour thème une quête initiatique, dont la particularité est de se dérouler dans un temps très court. Accordant une grande attention aux moments charnières, entre enfance, adolescence et âge adulte, Mohammad Khodayyir s'attarde sur les actes anodins qui signalent la métamorphose des êtres ; comme par exemple, dans cette nouvelle intitulée « Le Royaume noir », titre de l'ensemble du recueil et où un fils retourne dans une maison en ruine pour récupérer la photo de son père mort depuis plusieurs années et pour l'oublier.

La plupart des recherches sont en fait des affrontements avec les fantômes des absents et avec un deuil nécessaire. En ce sens, le rite de *Achoura* qui constitue le sujet de la nouvelle « L'intercesseur » imprime sa marque à tous les autres récits. La procession des flagellants, où se fond l'individu mais où il exalte aussi sa douleur, semble se reproduire à travers les narrations qui peuvent se résumer à ceci : la lutte dans laquelle se débattent les individus contre les visages protéiformes de la mort et leurs manières de sublimer par l'imagination. Le thème du deuil débouche, en effet, paradoxalement, sur l'enchantement du monde par les forces de l'imaginaire. Autour des disparus, enfants et adultes déploient des stratégies de dépassement grâce aux légendes et aux histoires fantasmagoriques où faune et flore possèdent un pouvoir magique. Lions, chevaux, nuées de moustiques sont autant de représentations des forces des ténèbres qui défient les vivants. De cette manière, l'auteur nous introduit dans un imaginaire spécifique, développé à la fois sur des légendes irakiennes très anciennes et sur les récits de l'islam chiïte. Ainsi, avec cette femme sur le point d'accoucher qui vit jusqu'à l'étourdissement la marche vers un tombeau saint, mélangeant réalité et souvenirs de récits religieux, l'auteur parvient à nous initier à cette subjectivité si particulière façonnée par le discours religieux mythique. Pour les enfants héros de la nouvelle « La divinité des marais », leur peur et leur angoisse face à la maladie trouve à s'incarner dans un être légendaire qui habiterait les marais du sud de l'Irak.

Cependant, la fonction de surseoir à la réalité de la mort que détient « une histoire au coin du feu » prend toute sa dimension tragique quand les narrations répétées par de vieilles voisines cherchent à noyer l'attente d'un père soldat que chaque train pourrait ramener. Alors que pour la jeune mère « *c'est dans l'obscurité que vient celui qui est mort d'avoir reçu un éclat d'obus dans le cœur. C'est dans l'obscurité que vient le rêve couleur de sang.* »

Bien que ces nouvelles aient été écrites dans les années 70, cette thématique leur donne une triste actualité avec la guerre du Golfe et ses conséquences de deuils interminables et d'enfermement d'un pays dans la misère et le délabrement. Pour autant, ce qui les sauve d'une noirceur totale, c'est la poésie indéniable des descriptions de Mohammad Khodayyir, où l'on sent sa connaissance profonde et sensible de la nature irakienne, imprégnée par l'eau des fleuves et des marais.

Quant à son art, il se situe essentiellement dans ce glissement imperceptible entre la réalité et l'imaginaire, qui nous fait basculer dans le fantastique sans que l'on sache comment. A l'image de ce personnage de peintre qui, au soir de sa vie, confond ses souvenirs et la matière de ses tableaux, mélangeant les époques et les dignitaires du régime ottoman avec ceux d'aujourd'hui. Ailleurs, ce sont les objets inanimés qui se mettent en branle à un moment donné, mus par les désirs d'un observateur silencieux, qui peut aussi bien être le lecteur fasciné. A cet égard, la nouvelle intitulée « Hurlement » est remarquable dans ce jeu qui consiste à brouiller les limites entre les choses et les êtres vivants, à travers une créature monstrueuse née au sein d'un tas de ferraille.

Il s'avère ainsi que les figures du royaume noir sont toutes celles qui hantent une réalité grise et sans ouverture autre que celle de l'imaginaire, qui, en donnant forme à l'insondable, lui permet de devenir vivable. Et c'est en poète que l'auteur touche à ces rêveries extraordinaires.

—SALOUA BEN ABDA

AHMED ABODEHMAN. *LA CEINTURE*. PARIS, GALLIMARD, 2000, 141 p.

Avec ce roman, la littérature francophone s'enrichit d'un apport original, celui d'une voix issue des contrées de l'Arabie profonde, d'un village des hautes montagnes de l'Assir. L'auteur, Ahmed Abodehman, est le fils d'une tribu qui se dit parmi les plus nobles d'Arabie, tribu dont il connaît par cœur la généalogie. Son itinéraire singulier est sans doute un des multiples effets de la mondialisation qui brasse et croise les destins et les langues, et oblige à des échanges non seulement monétaires et économiques, mais aussi de valeurs culturelles, ce qui est autrement plus bouleversant.

Ce roman s'inscrit pleinement dans ces opérations de transmutations et de substitutions entre les signes d'une culture locale particulière et ceux de la langue et culture françaises, porteuses de valeurs plus dominantes. Son sujet explore les modalités de ce passage du village au monde qui coïncide, pour le narrateur, avec le passage de l'enfance à l'âge adulte. Roman autobiographique donc, qui ne se retourne pas sur le passé pour le creuser mais pour l'échanger en le racontant et en l'offrant au lecteur français, ainsi qu'aux siens, même s'ils ne sont pas en mesure de le lire et de le comprendre. A ces derniers, il adresse le message suivant : « *J'écris pour leur dire que d'autres me comprennent, nous comprennent beaucoup plus que nous-mêmes.* »

D'emblée, le livre se place au sein d'un système basé sur le don ; car il s'agit là d'un acte essentiel pour les habitants de ce village où un ordre ancestral règle les échanges entre une tribu et l'autre, selon sa place dans la hiérarchie, ainsi qu'avec tout étranger. Extrêmement codifiées sont également les relations d'alliance avec les mariages endogamiques qui établissent un réseau parental très complexe dont le narrateur enfant doit maîtriser les rouages. Cela fait partie des principaux savoirs sociaux transmis dans ce village, ces degrés de parenté, ces appartenances et cousinages entre familles souvent plusieurs fois recomposées. Ainsi, le héros a plusieurs sœurs et demi-sœurs auxquelles il attribue des fonctions différenciées, ce qui nuance d'autant